

IL NE COMPRENAIT PLUS LE MONDE, ne l'aimait plus. Ou plutôt, c'est ce qui le minait, il ne s'aimait plus. Tout ce qui l'avait animé jusque-là, et comme sexué, le goût, la passion qu'il avait nourris pour la vie, et qui en retour l'avaient constitué en tant qu'être vivant, lui avaient donné cette place qu'il avait longtemps pensé occuper ici-bas, bref, sa légitimité d'homme, tout cela se délitait, partait en lambeaux.

Il n'était pas le premier à connaître pareil effondrement dans sa vie. Des hommes en proie au vague à l'âme parce qu'ils ne se sentent plus dans le coup, ou des femmes que la perte de leur beauté fait sombrer dans la dépression, c'était monnaie courante, et ça ne datait pas d'hier. Vieille et insidieuse chose, quand ce n'est pas de la peur, panique, que ce sentiment du vieillissement, et beaucoup plus vieille que la vieillesse effective qui atteint et assombrit le séjour des humains sur terre, pour ainsi dire le lot commun, et Basile n'échappait pas à la règle : le corps commence à renâcler, les soucis s'accumulent, insensiblement les couleurs changent, les tons se mélangent, et ce qui apparaissait

d'un rouge, vif, se fonce, les soleils, d'un feu intense jusqu'alors, et brûlants, ont soudain la rousseur des blés au couchant, c'est comme le lent passage du jour à la nuit, oui, Basile voyait poindre avec effroi l'heure du crépuscule, de plus en plus il se sentait poussé vers la sortie.

Et tandis qu'il regardait en contrebas, depuis son balcon du sixième, l'incessant ballet des voitures qui allaient et venaient sur le boulevard Beaumarchais, les passants martelant le macadam des trottoirs d'un pas cadencé, Basile songeait à d'improbables mais définitifs départs sur l'océan, avec vols de mouettes ou de goélands pour accompagner son périple. La mer lui manquait, lui qui n'était pas marin mais ressentait, en ce soir de juin 2005, son vague à l'âme comme un appel impérieux du large, et pour se perdre dans l'immensité bienheureuse d'un décor enfin naturel, puisque la partie ici était perdue, croyait-il, que son cas paraissait désespéré. Mais pour cela il aurait fallu se bouger, et d'abord s'arracher à ce balcon qui incitait à se répandre, surtout lorsqu'on en est à son troisième whisky, sec, en vaines considérations sur les mutations du monde à l'intention d'interlocuteurs fictifs, qu'on en est même venu à parler à voix haute, seul et aviné, sur son perchoir, qu'on s'adresse à l'humanité tout entière. Car tandis que la ville en contrebas grondait, remuait, lui sirotait son whisky, tout en pérorant, il avait des idées sur le destin de la planète, sur ses maux, et leur remède, et beaucoup plus que sur le sien, propre, problématique pourtant, mais personne n'était là pour l'entendre ni le contredire, et ça valait mieux pour sa

péroration que le premier interlocuteur venu aurait brisée sur-le-champ, là-haut dans son ciel, et dans le fond de son verre, son mal de vivre devenait vivable, grisant même, ça ne durerait qu'un instant, il le savait, il faisait ça tous les soirs depuis qu'on l'avait abandonné. Dans les hauteurs, oui, les choses se présentaient autrement, cependant qu'on observe à la nuit tombante ses semblables rentrer sous leur toit, on est porté à l'indulgence quand on s'est rapproché du ciel et qu'on peut contempler Paris depuis son sixième, un verre à la main, on se sent l'âme généreuse, et Basile, présentement, vibrait à l'unisson de l'humanité entière, exalté par les idées lumineuses qui le traversaient, là-haut, dans les airs, on voyait de magnifiques choses à cette heure, des fins de coucher de soleil, rasant, sur fond de nuages orangé que transperçait à intervalles réguliers le fuselage argenté de long-courriers appelés à rejoindre les plus lointaines capitales du monde, de l'autre côté de l'Atlantique ou du Pacifique. Et ça donnait à penser, ces grands oiseaux d'argent, raides et impavides, qui traçaient leurs traits sur l'immense firmament de papier, ou alors c'étaient ces petits verres, affreusement traîtres, qu'on sifflait en observant depuis son sixième le commun des mortels regagner son terrier, le soir, qui vous montaient à la tête, c'était éphémère, et pur artifice, mais Basile s'y raccrochait comme à une bouée. Car, pour le reste, tout foutait le camp, et à part ces quelques sensations fortes qu'il s'accordait sur son balcon du boulevard Beaumarchais, il ne voyait que terres brûlées devant lui,

et pour l'heure la promesse d'un inévitable et sombre crépuscule.

Revenir dans la partie, il y pensait, quoique dans un futur improbable. Mais est-ce que c'était possible encore ? Et qu'est-ce que ça voulait dire dans son cas : *relancer les dés* ?

*

L'année avait été particulièrement dure pour Basile, qui venait d'atteindre la cinquantaine, en concevait du dépit. Après des mois et des mois d'une incessante joute conjugale, sa femme l'avait quitté, après quoi sa fille, avec laquelle les rapports s'étaient compliqués sur le tard, n'avait rien trouvé de mieux à faire, à vingt-cinq ans, que d'imiter sa mère et de couper les ponts avec lui. Il s'était retrouvé seul et orphelin, dans cet appartement devenu trop grand – un séisme dans sa vie.

Une vie qui, depuis, partait à vau-l'eau.

Non pas qu'il ait sombré dans l'alcool, il en avait toujours abusé, ni dans la drogue ou la délinquance, il avait passé l'âge, et sa condition sociale l'en avait préservé, mais le bel édifice, cette laborieuse construction de toute une vie que par raison ou faiblesse il avait cru bon de maintenir contre vents et marées, venait de s'écrouler d'un coup : en perdant successivement sa femme puis sa fille, il avait perdu plus qu'une assise dans l'existence, son identité, s'exposant ainsi à la tentation du désespoir, prêtant même une oreille de plus en plus complaisante aux

sirènes du ressentiment et de la culpabilité. C'était au point que la rupture avec Carole (sa femme, comme il ne pouvait s'empêcher de penser encore) était devenue *son œuvre*, il avait été l'artisan de ce désastre et pour la simple raison qu'il n'avait pas su l'aimer, passé les premiers temps d'une idylle nouée sur les bancs de la faculté, pas assez en tout cas, ou mal, il n'avait d'ailleurs pas tardé à la tromper comme le plus ordinaire des maris qu'il avait maintenant conscience d'avoir été. Il avait beau songer aujourd'hui à se remettre dans la partie, il ne voyait pas quelle carte il aurait pu jouer, et la crainte d'autres défaites le retenait, il ne s'en haïssait que davantage, un an après s'être fait plaquer par femme et enfant, Basile n'avait toujours pas surmonté l'épreuve, bien au contraire, il ne cessait de s'enfoncer dans le marasme.

L'Éducation nationale, heureusement, avait du bon. Très vite il s'était fait mettre en congé de maladie, pour cela il était allé voir l'un de ces psychiatres connus pour délivrer, les yeux fermés, des certificats de complaisance attestant qu'Untel, professeur de collège à Paris, ou maître de conférences à la faculté des lettres, était atteint de troubles dépressifs qui l'obligeaient à interrompre ses activités, une pratique courante alors, tant le corps enseignant et avec lui tout le système éducatif battaient de l'aile. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé dans le cabinet du Dr Floch, avec l'intention de lui soutirer un arrêt maladie de longue durée, chose qu'il avait obtenue sans difficulté mais dont la contrepartie était qu'il se soumette à de très régulières, quoique formelles,